

ESPAGNE: LA LEÇON DES GRÈVES...

Le mouvement gréviste, au-delà des Pyrénées, a diminué sa pression, et même on peut dire aujourd'hui qu'il est pratiquement terminé. Cela ne signifie pas, d'ailleurs, qu'il a échoué. Bien au contraire: il a atteint les objectifs proposés, c'est-à-dire, imposer le respect dû à la condition ouvrière, améliorer autant que possible la situation économique des travailleurs et mettre en évidence l'hypocrisie du régime. Certes, il n'y a pas eu de batailles, mais il a fallu, de toute façon, un grand courage pour tenir plusieurs semaines face à l'organisation phalangiste, sans caisses de soutien, sans presse, sans rien...

Une fois la démonstration faite, le retour au travail était la conclusion logique de ce mouvement. Sa prolongation, dans la mesure où le mouvement manquait de tout point d'appui et n'avait pas d'organisation révolutionnaire, ne pouvait conduire qu'à compromettre les résultats obtenus et à éloigner de l'action - qui sait pour combien de temps? - les classes populaires, décidées une fois pour toutes à donner l'assaut contre le régime de Franco.

Les devins de la révolte ont pu, naturellement, faire d'autres calculs et imaginer qu'il aurait suffi de quelques jours de grève de plus pour provoquer la chute de la dictature. Loin de ces illusions, ce n'est déjà pas si mal d'avoir su échelonner et arrêter les grèves avant qu'elles soient vouées à l'échec. Mais les devins ont leur propre interprétation des faits, et ce serait aussi tomber dans l'illusion que de vouloir les changer. Donc, comme on le leur a pas servi la victoire sur un plateau d'argent, ils ne manqueront pas de faire des spéculations sur le jeu de l'Église et, en exagérant le ton, ils diront même que ce magnifique mouvement gréviste avait été préparé et soutenu de connivence avec toute sorte de réactionnaires, et même en accord avec Franco.

En réalité, les grèves ont eu une origine exclusivement revendicative, et à mesure qu'elles se prolongeaient atteignaient un caractère plus nettement antifranquiste. Peu importe, donc, que, de pair avec le développement du mouvement, à l'ombre de celui-ci, il ne soit produit sur le panorama hispanique un certain nombre d'exhibitions politiques, quelques-unes, c'est vrai, assez déconcertantes.

Ces grèves - comme nous l'avons déjà dit - ont secoué l'opinion publique, et leurs répercussions - pour l'instant plus politiques que révolutionnaires - ont suscité l'inquiétude, disons la peur, chez les profiteurs du régime. Pour calmer les esprits de ces gens-là, le Caudillo a dû prendre son courage à deux mains et se décider à commenter les événements. En peu de jours, il a répété le disque connu de la provocation extérieure, la manœuvre communiste et - comme au temps de l'assassinat de Ferrer Guardia - la conjuration des ennemis de l'Espagne... jaloux du progrès (sic) et de l'ordre qui règne dans le pays. Mais le connaissant bien, sachant combien ce disque a été utilisé depuis les années de l'amitié avec Hitler et Mussolini, on ne peut être étonné. Ainsi, il a eu l'audace d'assurer que l'Espagne ne vit pas sous la dictature, car si cela était vrai, les Espagnols ne le supporteraient pas. Ils en souffrent - ajoutons-nous - par la force des choses, c'est-à-dire, par la terreur!

Et bien, quoi que Franco puisse dire, il n'est plus possible d'opérer en Espagne avec la même impunité que dans les années passées. Ces dernières grèves ont imposé - voilà leur triomphe - un renversement de la situation: premièrement, la peur qui régnait il y a peu encore a été dominée; en second lieu, le programme de développement économique ne pourra plus s'accomplir, comme on prétendait le faire, sur le dos des travailleurs; ensuite, le processus de décomposition du régime et l'éclatement des formations sur lesquelles il s'appuyait est un fait indéniable.

Ces trois facteurs, sans compter d'autres, résument la profondeur de la crise ouverte dans cette Espagne jusqu'ici silencieuse. Les devins ne pourront pas nier cette crise, mais il ne faudra pas s'attendre à ce qu'ils

reconnaissent son ampleur. Pour eux, tout peut se réduire à une simple manœuvre des possédants et du haut clergé, c'est-à-dire, à un marchandage honteux pour sauver les privilèges du franquisme sans Franco. Il y a un peu de cela, c'est vrai. Mais ce n'est pas tout. Il y a aussi le peuple, sa prise de conscience et sa volonté.

Les devins, comme les professionnels de la politique, ne voient ou ne veulent pas voir cette réalité. Ils n'attribuent au peuple que le rôle de figurant, alors qu'en vérité, il n'en est rien. Le début et la propagation rapide de ces grèves ont révélé que le véritable acteur était le peuple travailleur, - et tout le reste n'est que diversion. Certes, nous avons vu les curés et les politiciens de toute sorte, des monarchistes aux communistes, vouloir s'appropriier la direction des événements. Cela explique même la connivence des «*euro-péistes*» de l'intérieur et de l'exil qui suivit au congrès de Munich. Puisque l'échafaudage franquiste menace de s'écrouler, il est bien naturel que ceux qui prétendent gouverner l'Espagne de demain prennent leurs distances et préparent leur programme. Ce programme n'est, ne pourra pas être celui de l'avant-garde ouvrière et libertaire, mais il ne servira à rien de le combattre simplement par des cris. La préoccupation principale de cette avant-garde devrait être de concevoir de son côté un autre programme de reconstruction qui tienne compte des véritables intérêts du peuple et de savoir stimuler l'action populaire de façon que ces intérêts ne soient pas faussés. Disons, en conclusion, que le temps des fanfaronnades est dépassé, et ce n'est pas en démolissant à l'avance les projets des autres, mais en montrant plus le dynamisme et une meilleure préparation que l'avant-garde ouvrière et libertaire pourra mériter la victoire.

Fernando GOMEZ PELAEZ.
